

DV SP 09

Durée

62'20"

Date

17 août 2004

Intervenant

BERNOUS, Marguerite, dites « Guitou', bergère sur le plateau de Leucate

Itv par

THIBA Marion, chargée de mission culturelle au Parc Naturel Régional de la Narbonnaise en Méditerranée,

PALA Marc, agriculteur/ viticulteur, spécialiste de la garrigue, Société des Amis du patrimoine des Corbières maritimes.

PINIES Jean- Pierre,

AMIEL Christiane, ethnologues Ethnopôle GARAE

HIRON, Jacques

Opérateur son/image

MARTINAT Jean- Michel, réalisateur, responsable audio visuel de la FAOL Carcassonne

Remarques

Itv sous grand vent

Interviewers hors champ, JPP parle souvent sous elle.

MB ne termine pas toujours ses phrases, elle reste en suspend.

Technique

Voix des Interviewers très lointaines, sans micro, + vent

Résumé

Sur le plateau de Leucate, en plein vent, Margerite Bernous, évoque son ancien métier de bergère.

Elle évoque, les lieux de pâtures selon le temps, mais aussi les époques avec l'évacuation pendant la guerre. Le partage du territoire, les relations avec les viticulteurs, la plupart de petits propriétaires, les autorisations de pacage dans les vignes après les vendanges. Les différentes sources de revenus, la laine, le fumier, la viande. La vente de la viande aux moments des fêtes, pendant la guerre.

La constitution progressive de son troupeau à partir du moment où, à 20 ans, elle a endossé ce métier, aux côtés de son mari: les bêtes acquises et celles prises en fermage. La pratique de l'élevage, les prêts de béliers entre bergers, les quelques chèvres utilisées surtout en monnaie d'échange, l'élevage des agneaux à la bergerie, la vente des seuls mâles, à 2 mois, les femelles étant gardées pour la reproduction, la tonte, et la vente, peu rentable de la laine. L'obligation de la vendre à l'Etat pendant la guerre.

Les différents modes de garde selon la saison et la végétation et autres tâches du berger. Le travail incessant.

La difficulté du métier en hiver, surtout par temps de neige quand il faut nourrir les animaux à la bergerie.

Les relations entre bergers. Les chiens, le dressage, leur rôle, la façon de se les procurer. L'impossibilité, pour un berger de chasser et en même temps, et de garder des troupeaux. Les braconniers.

Les diverses maladies ou accidents des bêtes et la façon de les soigner sans l'intervention de vétérinaires avant le système des vaccinations, notamment contre la fièvre aphteuse. Les scarifications, la coupe des queues des agneaux, le sciage des cornes des chèvres. L'abreuvoir au village.

La disparition des troupeaux. La montée du tourisme, les voitures. La vente du troupeau en 1963.

L'aménagement du territoire, la plantation des arbres sur le plateau de Leucate. Le changement de paysage. La reconversion des bergers. Celle de son mari en garde champêtre. Le regret d'une vie dehors.

Elle énumère les lieux, énonce quelques dictons collant au paysage ou aux vents.

00 00 45 01

00 03 08 00,

Les différents lieux de pâture selon le temps, les bonnes relations avec les viticulteurs , les autorisations de pacages dans les vignes après les vendanges. Une majorité de petits propriétaires terriens, modestes.

MB , *cadrée tête, épaule devant un pin, en plein vent.*

Début pris en cours d 'ITV, elle explique les parcours qu'elle faisait avec son troupeau.

MP

Ça vous posait pas des problèmes avec les viticulteurs ?

MB

Non, on avait des autorisations quand même, là tout ça, c'était presque du communal, on peut dire. Il y avait quelques propriétés privées mais enfin on avait des autorisations des propriétaires. Dans les vignes, on avait surtout après ça n'avait pas d'importance. .

En hiver, ils nous laissaient pâturer dans les vignes. Il y avait de l'herbe. Sitôt après les vendanges, on rentrait dans les vignes, on mangeait les feuilles d'abord. À mesure, tout l'hiver, quand il pleuvait un peu, il y avait de l'herbe, on allait dans les vignes et dans les **côtieux** quand il pleuvait pas de trop.

Quand il pleuvait, que c'était mou, on pouvait pas rentrer dans les vignes, parce que quand c'est mou, dans les vignes, après ça fait des mottes, on allait que dans la garrigue, dans la garrigue il n'y a jamais de boue. Quand il pleuvait beaucoup, on allait du côté de l'Étang, du côté de la **caramoule**, là on nous faisait les huîtres avant, on allait beaucoup vers là-bas, c'est comme ici, il y a des petits carrés de vignes, il y avait des petits propriétaires, c'est pas des grandes propriétés.

À Leucate, c'est pas comme à Peyriac, il n'y a pas de grands propriétaires à part vous aviez les **Suzanne, et Gauffre**, c'étaient des gros , mais après c'étaient des petits propriétaires qui avaient un cheval, un âne, il y avait beaucoup de propriétaires qui avaient des mules, des ânes et ils se débrouillaient de faire leur o avec les ânes.

00 03 08 01

00 06 10 00

Pas de pratique de transhumance, seuls quelques déplacements, pendant la guerre au moment de l'évacuation, près de Peyriac. Ensuite quelques années près d' un ancien salin avec la grande 'prade', prairie d'herbe salée, puis à l'étang de La Palme. Le retour au village à partir du moment où les enfants ont dû être scolarisés et l'installation au « Tonkin ».

JPP

Vous aviez un seul troupeau qui restait toute l'année à Leucate ?

MB

Oui, non, on n'a pas transhumé, non.

JPP

Est-ce qu'il y a des gens qui venaient transhumer chez vous ?

MB

Oui, quelques années au début, le boucher, il avait une cave qui lui permettait de, il fallait avoir un local, mais nous on n'a jamais transhumé.

La seule chose, on est parti du village, mon beau père déjà était parti l'année de la grande sécheresse, en 22, on parle de longtemps, il est venu à Peyriac au bord de l'étang, ça appartenait à Sigean. Mon beau père y était venu, là. C'était sec ici, c'était le plus sec de la région. Et après quand on a évacué. Nous autres, on est parti avec le troupeau, on est allé à Peyriac, on avait quelques amis. Moi j'avais ma soeur , ma mère, mes parents étaient à Peyriac à cette époque-là. Et on est venu à Peyriac, mais dans la campagne, on avait une petite grange, au Petit Sabot. Le Petit sabot, je ne sais pas si ça appartenait à Peyriac ou à Portel. Le Grand Sabot appartenait à Portel . et le Petit je crois que c'était à Peyriac. Nous on était au Petit mais on était évacué. On est resté là pendant tout le temps de l'évacuation. On avait des permissions pour aller dans la campagne, dans les vignes. Le fait qu'on était parti de chez nous, on nous faisait quelques petites... Et voilà

De suite on est revenu et une année, on est parti à la gare, derrière la gare la bas, il y a une grande bâtisse. On appelait ça les salins. C'étaient des anciens salins. Mon beau frère y était venu, une année, il avait un troupeau aussi et alors, nous autres, on est allé s'y mettre parce que il y avait la grande prade qu'on appelle, ici on dit la prade, la plaine toute la plaine, c'était quand

même plus vert que par ici. Il y avait les anciens salins qui fournissaient de l'herbe salée. Il y a beaucoup d'étendues, tout le long de l'étang. On arrivait presque jusqu'à l'étang de la Palme, là-bas.

On est parti quelques années. Après, quand ça s'est arrangé, on est revenu. Quand on a eu les enfants, malheureusement on a eu des enfants après, et on a eu des enfants à l'âge où il fallait qu'ils aillent à l'école, alors on est revenu au village, là au Tonkin. Ca s'appelait le Tonkin, c'est une ancienne boîte de nuit si on peut dire.

00 06 10 00

00 07 40 20

Le nombre de bêtes, la vente des vieilles femelles qui ne faisaient pas d'agneaux, des agneaux, de la laine, du fumier

JPP

Combien vous aviez de bêtes en moyenne ?

MB

Oh, 200, 150, 20. a une certaine époque, tous les ans on gardait les femelles. Alors ça augmentait, puis on en vendait, on vendait les vieilles, on vendait les mauvaises qui faisaient pas d'agneaux, parce qu'on faisait surtout pour les agneaux, la laine, le fumier. Le fumier, ça rapportait à une époque, les jardiniers, ils en étaient gourmands du fumier de bergerie. Ils se le disputaient même. Ils faisaient venir des camions, on ne s'en occupait pas nous autres. Il y avait des transporteurs qui venaient chercher le fumier, tous les deux mois.. Ça dépendait les époques, au printemps il se faisait davantage qu'en hiver, quand il pleuvait qu'il y avait du vent, on employait davantage de paille.

MP

Les viticulteurs du plateau n'étaient pas intéressés par le fumier ?

MB

Non, pas beaucoup. Si, il y en avait quelqu'un qui le prenait pour se payer le pacage. Vous savez, comme il nous donnait les vignes à brouter, il venait prendre du fumier. A l'époque où on fumait les vignes, ils venaient prendre le fumier. Mais pour l'acheter, non.

00 07 40 20

00 09 40 00

Pendant la guerre, la vente de la viande, fournie directement, en douce aux gens du village. Surtout avant les fêtes de Pâques et de Noël. La saignée des agneaux qu'elle pratiquait elle-même. Les voisins qui venaient préparer la sanquette au moment de la saignée. Le nettoyage des tripes.

JPP

Et la viande ?

MB

Oh

Pendant la guerre, il y avait, comment on appelait ça, ceux qui achetaient la marchandise pour l'état... En douce, on en vendait toujours pour quelqu'un du village. Il y a beaucoup de propriétaires, de petits propriétaires qui préféraient avoir un gigot, c'était pendant la guerre, c'était appréciable. Ca dépendait de la grosseur, une moitié, un quart d'agneau pour pâques, pour Noël. Si vous étiez venu la veille de Noël ou de Pâques, vous auriez vu que c'était une véritable boucherie à la maison. C'est nous autres qui les saignons. Moi, j'ai saigné des agneaux. On le faisait profiter. La sanquette, il y avait des gens, les voisins, qui me disaient quand tu saigneras, tu me le diras, je viendrai préparer la sanquette. Ils préparaient un plat avec des lardons, du lard, de l'ail, du persil et ils venaient préparer une sanquette quand on saignait un agneau. Il y en avait qui venait chercher, qui prenait les tripes, qui les nettoyaient, cela gfaiait un plat. Pendant la guerre, tout était appréciable.ma belle mère, combien de fois elle avait nettoyé, quand on nettoyait tous ensemble, elle nettoyait les tripes sous le robinet, comme ça, comme on nettoie des tripes de bœufs.

00 09 44 04

00 11 51 50

Domestique à Narbonne, ses débuts dans ce travail des bêtes au moment de son mariage en 41. La façon dont son mari et elle, ont constitué leur troupeau. Les bêtes en fermage.

MB change de place et répond en marchand 3/4 gauche tête épaupe, arrière plan la plateau avec un petit chemin

MT

Vous avez commencé à quel âge ?

MB se retournant

A vingt ans, vingt et un an. Je me suis mariée, en 41, j'avais 20 ans . J'avais fait 20 ans au mois d'août et je me suis mariée en novembre. Mon mari encore était soldat. Il était à Toulon, il était marin. Et du fait de se marier, il a été libéré. On s'est marié pour ça. Peut-être on aurait attendu un peu plus mais... Moi je travaillais, je servais, j'étais bonne à Narbonne dans une pharmacie. Et alors, il a voulu se marier pour pouvoir être libéré. Et du moment où il a été libéré son père lui a donné sa part de troupeau, on a pris d'autres en fermage, et voilà, on s'est constitué le troupeau, comme ça. Chaque année, on gardait les agneaux femelles , on vendaient les mâles. Ceux qui nous avaient donné des brebis en fermage, ils prenaient une femelle, il fallait donner sa part à celui qui nous avaient loué les bêtes.

JPP

Parce que tout ne vous appartenait pas ?

MB

Et non ! Puisqu'on en prenait en fermage. On avait une partie où les deux tiers étaient à nous mais ou la moitié peut -être était d'un propriétaire, un manitou qui avait des bêtes à droite à gauche. Il faisait que ça. Et alors, tous les ans, s'il vous avait donné trente brebis, par exemple, il prenait dix femelles. Le restant, alors nous autres, on en disposait comme on voulait.

00 11 51 00

00 12 30 00

Les béliers qu'ils laissaient toute l'année pour avoir 2 portées par an. Les prêts de béliers entre bergers.

CA

Et pour les béliers, comment vous faisiez ?

MB

Nous autres, on laissait les béliers presque toute l'année. Comme ça, on avait de la chance d'avoir des agneaux deux fois dans l'année. C'est bien d'y penser au bélier...

CA

Vous en changiez ?

MB

Non, non. On en faisait venir. Quand on avait un agneau qui avait de bonnes dispositions, on le gardait pour en faire un bélier. Des fois, on se les prêtait avec les bergers des environs. Le berger des Caves de Fitou, il nous les prêtait des fois, un bélier quand on voyait que ça marchait pas avec les nôtres, on se faisait prêter un bélier..

00 12 30 01

00 15 34 10

Les chèvres, le peu d'avantages à en avoir. L'inconvénient majeur d'avoir un bouc. Les chevreaux essentiellement pour payer le pacage aux propriétaires des terrains. La viande de chevreau pas goûteuse. La différence entre chevreaux et agneaux. Les agneaux nourris à la luzerne et au grain.

JPP

Est-ce que vous avez eu des chèvres ?

MB

Oui, oui. Les chèvres, mon mari aimait pas ça les chèvres dans le troupeau. Parce que sil y a un bourgeon à manger à un arbre, la chèvre, c'est la première des choses qu'elle fait. Rires. Mais enfin, on en avait. On gardait les chèvres de certains gens du village, les propriétaires qui nous donnaient les vignes à manger, on gardait la chèvre pour rien. Ils nous donnaient les vignes à manger.

CA

Comment elles s'entendaient avec les moutons, les chèvres ?

MB

Avec les moutons, les chèvres sont toujours devant. Le plus mauvais, c'est le bouc, ça pue ! c'est affreux ce que le bouc, dans le troupeau, dans la bergerie, ça empoisonne !

Le bouc aussi, on se le faisait prêter , il y avait des gens qui avaient que des chèvres dans le coin, dans les Corbières, et bien, ils nous prêtait le bouc une période , pendant un mois peut-être, après on le rendait et après, on avait les chevreaux.

CA

Et les chevreaux ?

C'était pas bien intéressant les chevreaux. Enfin, on les donnait plutôt comme ça, pour payer le pacage ;

CA

C'était pas apprécié comme viande ?

MB

En fin, nous autres on ne l'appréciait pas trop. Peut-être qu'il y en a qui l'appréciaient, qu'ils en vendaient....

CA

Parce que ça sent ?

MB

Ah non, le chevreau, ça ne sent pas. Les petits chevreaux, il fallait des chevreaux d'un moi à peine, il fallait pas attendre qu'ils aient 6 mois ! c'est pas comme l'agneau. Les agneaux, on les gardait maximum deux mois. Cinquante à soixante jours, même pas . on les vendait quand même 18/20 kilos. Comme ça, ça nous rapportait.

CA

Ils avaient mangé déjà ?

MB

Oui, pas beaucoup. Dedans on leur donnait du grain, on les gardait dedans, ils ne venaient pas au troupeau, les agneaux. Ca restait à la bergerie. On y donnait de la luzerne. De **Fineux**, on achetait de la luzerne, parce qu'ici, on en récoltait pas ! On achetait de la luzerne, exprès pour les agneaux et du grain, de l'avoine mélangée avec de l'orge. Les agneaux, tous les jours, on leur donnait ça. De l'herbe verte, il fallait aller traîner, ça pousse pas beaucoup ici. Si, au Printemps, quand il pleut, il y en avait un peu.

00 15 34 13

00 18 09 00

La tonte, la vente, peu rentable de la laine. L'obligation de la vendre à l'état pendant la guerre. Seuls, le fumier et les agneaux étaient rentables. Les brebis, exceptées celles qui avaient un problème, telle qu'une patte cassée, étaient gardées pour la reproduction.

JPP

Et la laine ?

MB

Ah la laine, c'était pas ce qui rapportait le plus, non plus. La laine

On tondait en mai. J'ai tondus les moutons, je sais tondre, mais c'est pénible. Avec mon mari, on tondait de mon beau-père, on tondait le nôtre, on s'aidait.. On achetait les tondeuses et tous les ans, on achetait les peignes, on appelle ça des peignes à tondeuses. C'est pénible de tondre, vous savez. Etre baissée tout le temps. On avait essayé de mettre tondre sur un grand plateau, une porte, mais mon mari pouvait pas s'y faire, à tondre un peu comme ça (*elle montre*). Il préférait

carrément se baisser par terre. on attachait les brebis par trois pattes. Parce quatre pattes, elles auraient pris trop de peine, parce qu'il faut les garder un moment, et on les tondait comme ça.

Et la laine , pendant la guerre, il y avait le Fabre de Mazamet, c'était le manitou de la laine de la région. Il passait , parce qu'il était préposé par l'état. Je vous parle du début, après non, on faisait ce qu'on voulait. Mais au début c'était pendant la guerre jusqu'à aussitôt après la guerre, il fallait nous la garder pour l'état, la laine. Après non.

Mais c'était toujours à peu près le même truc, il y avait un grossiste qui venait nous l'acheter.

Ce n'était pas tellement rentable, la laine.

Le plus qui nous rapportait, c'était en premier le fumier et les agneaux.

Les moutons, on n'en vendait pas, c'était que de la brebis pour la reproduction. C'était toujours une brebis qui produisait pas ou qui, par exemple se cassait une patte, on était obligé de l'abattre. on ne pouvait pas la garder . Elle boitait, elle boitait, alors elle perdait du poids, on était obligé de l'abattre.

00 18 09 01

00 21 31 02

Les différents modes de garde selon la saison et la végétation.

Le tricot, les autres activités que celle s de la garde des moutons. Le travail incessant.

Le nombre de bergers dans le coin. Les relations entre bergers

MT

Comment ça se passait, la journée ?

MB

La journée, vous avez, on montait le chemin. On s'arrêtait quand un espace comme ça qu'on voyait un peu d'herbe-, on s'arrêtait. Et quand on arrivait par ici, (elle montre), par ici, c'était tout à nous, on pouvait s'étendre, s'asseoir, tricoter ou lire, surtout l'hiver.

Au printemps, quand les vignes commençaient à pousser, il fallait surveiller qu'elle aillent pas dans la vigne. Vous savez, quand elles voyaient le vert, elles préféraient le vert que le sec.

JPP

Vous lisiez ?

MB

Je lisais, pas trop, non,... Je tricotais, surtout. Je m'enseignais, je m'avais une musette

Parce que je gardais pas tout le temps quand même ! c'est mon mari qui gardait. Mais des fois, il faisait du fumier, il arrangeait à la bergerie des bricoles, puis il venait à ma rencontre.

JPP

Vous étiez combien de bergers

MB

A une époque, je crois qu'on était 6.

Et mon beau frère qui arrivait de la colonie, il était pas habitué à ça. Vous savez, c'est du travail pas 24h sur 24 mais on commençait le matin des 8 heures. On partait. Quand il y avait des agneaux, moi, je descendais avec mon mari. A 9 heures, et demi, on mangeait. Puis on redescendait pour préparer le troupeau. Il partait à 10 heures, 10heures et demie. Alors là, c'était pour la journée. On partait tantôt du côté de la-bas, tantôt du côté de l'étang, quand le temps était pluvieux, c'était plus près, on allait surtout du côté de la **caramoule**.

JPP

Ca se passait bien avec les autres ? il n'y avait pas de problèmes ?

MB

Non, non, il y avait de l'entente. Des fois, il y avait quelqu'un qui mangeait bien un peu plus qu'il fallait. On se le rendait, remarquez (rires)

On se rencontrait des fois, à La Prade, l'hiver, derrière la distillerie. Surtout l'hiver. L'été, on n'y allait pas parce que c'étaient les vignes, c'était tout planté.

00 21 31 12

00 23 13 00

Les chiens, le dressage, leur rôle, la façon de se les procurer, les chiens vicieux.

MB

Il faut parler des chiens ! c'était quelque chose. Il fallait les dresser . Il fallait qu' ils écoutent. Alors ils se tenaient sur le bord du chemin et s'il y avait une brebis qui s'approchait pour manger les vignes quand il y a du vert, alors il y avait un chien de chaque côté. On avait deux chiens en principe.

On n'a jamais acheté un chien. Entre voisin, on faisait couvrir les femelles et on gardait des chiens. On changeait le père. Il y avait des chiens vicieux qui s'attaquaient aux mamelles.

Alors on la soigne mais une brebis qui perd la mamelle, il faut qu'elle aille à « l'arasse ». On appelait ça en patois. Je ne sais pas le mot français, je ne sais pas comment vous dire. A la réforme.

00 23 13 05

00 24 24 00

Partage du plateau entre bergers, chasseurs et braconniers. Incompatibilité de la chasse et de la garde du troupeau.

MB

Avec les chasseurs, on n'a jamais eu de problèmes. Avec le troupeau, mon beau frère, il chassait, il avait un fusil. Si vous faites attention au troupeau, vous ne pouvez pas chasser.

Parce qu'il y a quelque chose qui va s'en ressentir. Au moment qu'il a laissé le troupeau, mon mari, il a acheté un fusil, il a chassé

Du temps du troupeau,non, il ne chassait pas. Il connaissait tous les braconniers quand même !(rires)

MT

Il y en avait beaucoup ?

MB

Il y en avait quelques uns

Des fois le soir, on savait tout ce qui se passait. J'ai vu celui là, celui là..

Il y en avait qui mangeaient les lapins plus souvent que d'autres ? Nous on mangeait des agneaux, alors on n'avait pas besoin de lapins. !

00 24 23 00

00 28 10 00

La difficulté du métier en hiver, par temps de neige. Le repérage au soleil.

MB

Quand il faisait mauvais, l'hiver des fois, il fallait sortir. Je me souviens une année, mon beau père était malade et j'allais sortir le troupeau de mon beau père. Et je montais le chemin neuf. Quelqu'un descendait du chemin neuf . Cet homme en patois, il me dit« pauvre fine, vous en a perdre ! »vous allez vous perdre !

Il fallait rentrer, donner à manger dedans . C'était dur, vous savez, de donner à manger dedans, parce que les brebis, elles se bousculent, elles vous mangeraient presque !.C'est une façon de parler mais enfin....

C'était si dur quand il neigeait. Il neige pas souvent ici, heureusement. Je me rappelle ; on était au Tonkin et on avait le fourrage tous les jours avec la brouette. Et avec la neige, on descendait ça sur une brouette, il fallait faire ce trafic. Du village,on avait la cave, dans la rue du coiffeur qui fait le coin, presque en face . Et il fallait descendre le tout jusqu'au Tonkin, en bas, pour donner à manger. Après peu ou prou, on est sorti un peu. Vous savez, les brebis, elles grattent et.il y a toujours un petit peu d'herbe sèche malgré tout.

JPP

Et quand vous êtes pris par l'orage, par la pluie ?

MB

On s'affole pas. Elles s'entortillent toutes. Je me souviens dans la Prade, quand il ya eu l'orage je m'affolais pas.. J'étais trempée mais ma foi, il ne fait pas froid, c'est à dire, à l'époque où il fait des orages, il ne fait pas froid. (rires)

MT

Vous ne vous êtes jamais perdue ici ?

Non, comment voulez-vous vous perdre ici, avec la mer, le soleil ? On ne se perd jamais quand il fait soleil ! l'heure ? j'ai jamais eu de montre sur moi. Avec le soleil, avec le jour on n'a pas besoin

d'heure ! Ni dans la campagne. Il n'y avait pas d'arbres comme maintenant, tout ça, ça a été planté.

00 28 18 00

00 31 50 10

La vente du troupeau en 1963. L'aménagement du territoire, la plantation des arbres, la disparition des troupeaux. Sur le plateau de Leucate. La reconversion des bergers. Celle de son mari en garde champêtre, jusqu'à la retraite dont il n'a pas pu profiter étant mort d'un cancer en 1983. La fin du mouton, le développement du tourisme, l'accroissement du nombre de voitures

MB

On a planté à une époque, on nous aurait défendu. On n'aurait pas pu, parce que les petits pins on les plantaient, ils étaient tout petits, à peine ça sortait, vous savez les moutons, c'était tendre, ça, il aurait mangé ça, alors on nous aurait défendu sûrement. Après mon mari a dit, on eu une bonne idée de vendre parce que on a vendu en 1963. L'aménagement du littoral, il y avait longtemps qu'on en parlait. De gaulle en parlait. L'aménagement du littoral s'est fait en 1965.

JPP

Comment ça a disparu les moutons ?

MB

Nous on a été les derniers. En 63. Les autres ont vendu. Un était parti à Quillan pendant l'évacuation. Et après, quand il est revenu, son oncle était maire, alors, il a planqué à la mairie ce qui fait que le troupeau... Et nous autres, c'est pareil. On a vendu en 63, j'avais vu à la place au syndicat agricole, une affiche : on demande quelqu'un pour l'été comme garde champêtre. Et alors quand on eu vendu, fallait bien faire quelque chose. Alors, je lui ai dit ça. Il me dit : « tu me vois dans la peau d'un garde champêtre ? Il courrait après nous, les gardes-champêtres (rires) quand on avait le troupeau !

Il a tenté le coup. Il a demandé et il a été accepté mais ce n'était que pour les deux mois, l'été. Comme il connaissait tout le terrain, il savait à qui tout appartenait, parce qu'il y avait des rapines, il fallait surveiller, finalement on l'a gardé. Il a été pendant une paire d'années auxiliaire et après, au bout de deux ou trois ans, il a été titularisé. Il est resté là jusqu'à la retraite. Malheureusement, il n'en n'a pas bien profité car il est mort en 83. 5 ou 6 ans, il en a profité. Il est resté 13 ans malade. Sa mort d'un cancer. .

JPP

Et pourquoi c'est mort, le mouton ?

MB

C'est lié avec le tourisme. Là, pour descendre au Tonkin, on aurait pas pu sortir avec les moutons. Les voitures qui y passent ! Avant il en passaient bien mais il en passaient pas comme maintenant ! Ça a été lié à ça. Quand on a vu ça, on a dit on va vendre. Avant qu'il soit trop tard on a vendu. On a vendu à un monsieur qui dans le temps nous avait donné des brebis en fermage. Il en mettait un peu à droite, un peu à gauche. Il était de Salce. Il avait plusieurs troupeaux. Il en mettait à la montagne. Il faisait la transhumance.

00 33 00 00

00 34 00 00

MT

Guitou, pourquoi est-ce que vous êtes venue sur le plateau aujourd'hui ?

MB

Parce que c'était l'endroit où on venait le plus. Mais je ne sais pas, j'y trouve du changement quand même. Je ne retrouve pas comment c'était. Je me rappelle, la bas, à cette pointe là-bas il y avait le troupeau et j'étais assise en face de la mer et je me régala, je ne me lassais jamais de regarder la mer. C'était du côté de la Franquie.

Là, ça plonge de suite dans un ?, on appelle ça le **Clos de Luel** et dans le bas, il y avait de bonnes vignes. Maintenant je ne sais pas, cela fait 30 ans...

MP

Vous parliez tout à l'heure de transhumants ?

MB

J'en ai vu une paire de fois dans ma carrière mais il n'y en avait pas.

MP

Vous partagiez le plateau : il y avait des chasseurs, des viticulteurs, des braconniers ? Est-ce que vous avez vu des carriers, des charbonniers ?

MB

Non

MT

Et les murettes, c'était pour les troupeaux ?

MB

Les murettes c'étaient des petites propriétés privées, il y avait peut-être des vignes, mais c'était il ya 80 ans, la génération avant nous. Le vol des pierres et en conséquence la destruction des murets.

00 39 30 00

00 41 48 00

Elle est d'une famille de communiste non croyants.

Pas de bénédiction de troupeaux.

MB

On ne l'aurait peut-être pas permis. Aucun de ceux qui avait, n'étaient des gens d'église, mon beau père était communiste, mon père aussi, mon mari la même chose. On ne croyait pas aux sorcières, on ne croyait pas aux fées. On croyait à ce qu'on voyait.

MP

Vous n'avez jamais vu de fées alors ?

MB

Nin, elle y est la grotte des fées, du côté de la **Caramoul**. On y allait de ce côté aussi. Dans cette grotte des fées, c'est un truc qui est profond, moi je l'ai jamais mesurée, mais mon beau frère, -il avait été à la colonie, il était plus érudit que mon mari, mon mari faisait l'école buissonnière- a la grotte des fées, ça arrivait qu'on trouvait une brebis morte, il fallait s'en débarrasser et au lieu d'aller faire un trou et l'enterrer, on allait la jeter dans le trou à la grotte des fées. Pas de loup. Mon mari avait attrapé un renard, j'en avais fait entourer un manteau d'hiver.

00 41 48 15

00 49 00 00

Boiteries, gales et médications appropriées. Pas d'intervention de vétérinaires avant les vaccinations contre la fièvre aphteuse. Les scarifications des agneaux. La coupe des queues d'agnelles. Le sciage des cornes de brebis

CA

Il n'y avait pas des plantes qui faisaient mal aux brebis ?

MB

Non, quand même non. Ce qui arrivait des fois, elles se piquaient les mamelles. Quand on s'en apercevait, on le soignait. Le mouton, il a un sabot avec deux ongles et dans un chemin, il y a des fois des petits bouts de verre ou ces cailloux pointus, elle se plantaient ça dans les pattes. Alors elles boitaient. Un jour deux jours ça passait pas. Alors mon mari, il avait toujours un couteau sur lui, il coupait la corne, il mettait la brebis sur le dos avec les pattes en l'air et il essayait d'enlever le morceau de verre ou de cailloux.

CA

Vous utilisiez de l'huile de cade ?

MB

Oui, à l'époque, on l'utilisait beaucoup, seulement ça sentait. On l'achetait. Après la guerre, le **Lundalle?** c'était le début du DTT, au départ c'était du Lundalle ? on a fait des choses. A une époque elles ont attrapé par l'intermédiaire d'une autre bête, la gale. Alors elles ont, on appelait ça en patois « la rougno » et alors elles avaient le museau qui se couvraient, on appelait ça en patois

« **dendemblis** », c'est comme des dartres. Alors ça faisait de grosses croûtes. Alors on les lavait, il y en avait qui les avaient sur le corps et alors ça faisait des plaques et la laine tombait, on les passait au lundalle. On préparait avec mon mari, on le mettait pas pur parce que c'était quelque chose de fort. On le mettait avec de l'eau et on les grattait dur avec une brosse, à l'endroit, ça se voyait l'endroit où elles en avaient, la laine sortait.

JPP

C'est vous qui soigniez ?

MB

On n'a jamais vu de vétérinaires

Après, si. On a vacciné, plus tard. Les agneaux aussi quand il naissaient, on les scarifiait à l'aîne, et on achetait les vaccins contre la fièvre aphteuse.

CA

Vous coupiez la queue des agneaux ?

MB

Oui, on coupait les queue . Les brebis qu'on gardait, on leur coupait la queue à 15 cm. On la coupait. On pliait d'un côté, pliait de l'autre. On coupait le nœud puis on tournait comme ça et ça se cassait. (*Elle fait les gestes*). Si ça saignait, on y mettait, on avait toujours de l'alcool iodée.

Les chèvres, on les lui sciait les cornes parce que quand les brebis sont pleines, elles foncent dans le ventre des brebis et ça faisait avorter les brebis. Il y a eu une période de fièvre de malte. Ça faisait avorter les brebis.

On gardait pas longtemps les petites chèvres. On avait 4 ou 5 chèvres adultes quand elles étaient trop vieilles on les enlevait. On en grillait après nous autres.

00 49 00 00

00 52 32 10

L'abreuvoir au village. Le fumier de cheval dans les cabanons qu'ils récupéraient pour la bergerie.

MP

Et l'eau ?

MB

ah l'eau il n'y avait pas de point d'eau. L'été, ça n'était pas partout que ça se faisait, il le faisait ici. Ils sortaient les brebis le matin à 9h jusqu'à midi. Et alors, les brebis allaient à l'abreuvoir. On avait l'abreuvoir là où est la poste. Après, on a pris l'eau à la bergerie, mais plus tard. Au départ on avait un abreuvoir en longueur, sitôt après la villa qu'il a la , là où on monte pour aller à la poste. Là, il y avait l'abreuvoir. La poste n'y était pas à cette époque. Et les berbis descendaient le talus de ce côté (elle montre), elle venaient boire. A deux heures, elle repartaient jusqu'à la nuit. L'été, il n'y avait pas d'heure.

MP

Est-ce que vous avez connu des troupeaux qui passaient la nuit dans des bergeries sur le plateau ?

MB

Non, tous les troupeaux rentraient au village.

MP

Quand il faisait froid est-ce que vous avez utilisé des abris comme les capitels, des cabanottes ?

MB on se mettait à l'abri de murs. Dans les cabanons on ne rentrait pas beaucoup, dehors ça va. On profitait, dans les cabanons, il y avait les chevaux , les propriétaires qui avaient des chevaux, il les mettait dans les cabanons. Ça faisait du fumier à la longue. avec le crottin avec la paille, ça faisait du bon fumier et ça, nous autres, dans la bergerie, pour faire la litière, ça séchait bien au printemps surtout quand les bêtes pissaient beaucoup et faisaient liquide. Ce fumier, on n'avait pas de camionnette, avec la brouette , c'est mon mari qui faisait ça quand on lui disait dans tel cabanon tu as du fumier si tu veux aller le chercher, mais il fallait aller le chercher ! Je me souviens, il a été venu par là, vers les Brèches, on venait le chercher pour mettre dans la bergerie et ça augmentait vite le fumier. Ça rapportait ça !.

00 52 32 15

00 53 43 07

Le changement du paysage, hier plus aride. Brève leçon de nomination des espèces avec MP. La plantation des pins, au moment de l'aménagement du littoral, alors que les troupeaux étaient déjà partis.

MP

Tout à l'heure, Vous disiez qu'au niveau paysage, que le plateau a beaucoup changé, à cause des pins ?

MB

Oui, c'était plus aride, plus sec, il n'y avait pas toute cette verdure

MP ***

(A 00 52 40 00, Il rentre dans le champ, avant bras puis 3/4 dos premier plan pour lui montrer les espèces d'arbres)

Est-ce qu'il y avait des pistachiers, des térébinthes ?

MB

Qu'est ce que vous appelez

MP

Vous voyez ce buisson que vous avez devant vous là ?

Il sort du champ, dès qu'elle répond

MB

Oui, on appelait ça des garouilles, des chênes verts, nains on appelait ça, c'était diu chêne vert, pas haut, bien plus petit que ça (elle montre), mais des pins, Il n'y en avait pas comme ça partout sur le terrain. Peut-être aux Brèches, il y avait un petit bois de pins, mais à présent tout le terrain, il n'y en avait pas de pins. Ca, on l' a mis à l'aménagement du littoral. Il n'y avait pas de troupeaux. Si on y avait été, on nous aurait défendu d'y venir, sûrement. Du moment où il y a des arbres plantés.

00 53 43 00

00 56 18 20

Regrets mitigés de la vie dehors, son origine campagnarde, ses parents travaillant à la vigne, son choix, à 17 ans, d'être bonne.

JPP

Vous le regrettez l'époque ?

MB

Oh non, non ! je le regrette, comment dire, parce que quand même on était au grand air
Mon mari, oui, il serait content aujourd'hui de vous raconter tout ça, je vous le dis !. Mon mari , oui , il est rentré à la mairie parce que on avait deux enfants handicapés mentaux, ça oui, on n'était pas vernis, alors ma fois, il est rentré à la mairie seulement, il a été malade, il est tombé malade en 69. Il a repris quelques années et à nouveau, il a eu deux rrcidives du cancer.
Moi j'aimais bien, je me régalais à la campagne. Il a fallu changer le fusil d'épaule.

CA

Vous n'étiez pas une femme de dedans ?

MB

Oh non, je m'y suis faite, mais enfin je préférais aller dans la campagne. Jeune , mes parents travaillaient la vigne, je suis partie à 17 ans. J'allais un peu à la vigne, souffrer, vendanger mais je préférais aller servir chez les autres, être bonne, c'était moins pénible que d'aller à la vigne. Et alors je suis partie à Puchan et après j'ai été à Narbonne.

CA

Ca vous aurait plu de rester à Narbonne ?

MB

Non, quand on a goûté de la campagne, non.

00 56 18 40

01 01 47 00

La toponymie du plateau et des environs visibles, les dictons en patois. Les vents

(La caméra cadre vers les lieux évoqués)

Evocation de Perrouche, la Peyrade, le Fort de la Haute, au dessus de la Franquie, le Cap, la grande anse. Le col de feuilla, les dictons en patois (le trou de madame etc...)

Les Corbières, Fitou ,le venue du mauvais temps Le vent, les dictons en patois sur le vent du nord.

01 01 49 00 à

01 02 20 00

La grande famille des bergers, la difficulté de se rencontrer sur le terrain, le risque de mélange des troupeaux.

MB

On était bien aussi avec les bergers de La Palme, c'était une grande famille, les béliers, le bouc

MP

Vous vous rencontriez ?...

MB

On pouvait pas se rencontrer, si dans la plaine parfois, dans la Prade, les uns étaient dans une vigne, on se rencontrait comme ça, mais les moutons, fallait faire attention qu'ils se mélangent pas. Vous savez les moutons, c'est les moutons de panurge, quand il y en a un qui part, tout suit. Fallait faire attention qu'ils se mélangent pas.